

Petite trousse de secours philosophique en période de confinement
4^e épisode – Mercredi 15 avril 2020

Chères et chers ami-e-s de la philosophie,

C'est à une curieuse expérience que je vous convie cette semaine.

Les hommes de l'Antiquité considéraient la nature et l'univers comme une totalité harmonieuse qu'ils appelaient « cosmos ».

Méditer sur l'immensité et la beauté de ce cosmos leur permettait de relativiser leur maux personnels, de maîtriser leurs passions et, surtout, de se découvrir reliés et solidaires de ce monde. Se mettre à l'écoute de la silencieuse « musique des sphères », selon l'expression pythagoricienne, avait sur l'âme un effet tout à la fois apaisant et stimulant, inspirant des actions généreuses et désintéressées.

Nous autres, modernes, avons en grande partie perdu ce lien avec l'univers, concentrés que nous sommes sur nos seuls projets au mépris du reste de la nature (dont nous sommes pourtant bien une partie !).

Alors, la « musique des sphères » est-elle perdue à jamais ? Je fais le pari que non car il est un domaine de l'art qui nous permet d'en retrouver, d'une certaine manière, l'émotion. Je veux parler de l'art des sons, autrement dit, tout simplement, de la « musique ». C'est donc à ce passage de la musique des sphères à la sphère musicale (et à la méditation qui lui correspond) que je vous invite.

Espérant qu'après nos austères réflexions sur la mort, ces nouveaux « exercices spirituels » vous ramèneront vers un monde lumineux et inspirant, je vous adresse mes salutations bien musicales.

Jean-Michel

PS : Pour vous faciliter l'accès en ligne aux deux pièces choisies pour cette méditation, voici leurs liens :

1) <https://www.youtube.com/watch?v=ROHCKH4Jsa8&t=426s>

2) <https://www.youtube.com/watch?v=zaLb8NKr79k>

Petite trousse de secours philosophique en période de confinement / Épisode 4

Mercredi 15 avril 2020 : Méditer par la musique

Comme la philosophie, la musique peut faire l'objet d'usages très divers : créatifs, divertissants, expérimentaux, thérapeutiques, religieux, etc.

À partir de mon exploration des exercices spirituels antiques, je vais tenter aujourd'hui une approche de la méditation par la musique. Pareille démarche semble ne pas avoir été pratiquée par les Anciens, du moins pas explicitement. Mais leur conception du monde et de la nature me paraît toutefois justifier ce rapprochement.

Le cosmos, « harmonie du monde »

Examinons d'abord la manière dont les hommes de l'Antiquité (et, à leur suite les hommes du Moyen Âge) ont conçu l'univers. Cette conception peut se résumer par le mot grec κόσμος (kósmos). « À ce qu'assurent les doctes pythagoriciens, déclare Socrate, le ciel et la terre, les Dieux et les hommes sont liés entre eux par une communauté, faite d'amitié et de bon arrangement, de sagesse et d'esprit de justice, et c'est la raison pour laquelle, à cet univers, ils donnent, mon camarade, le nom de cosmos, d'arrangement, et non celui de dérangement [chaos] non plus que de dérèglement. » (Platon, *Gorgias*, 507e).

Le terme de cosmos (à l'origine du mot français « cosmétique ») renvoie à l'idée d'un monde clos, harmonieux et ordonné : « ordre et beauté » comme dirait le poète. *Kalokagathia*, « la beauté unie à la bonté » disaient aussi les Grecs. On suppose que le mathématicien Pythagore (VI^e s. avant notre ère) fut le premier à baptiser *cosmos* l'ensemble de l'univers. Il serait aussi à l'origine de l'expression de « musique des sphères » ou d'harmonie du monde. Il comparait en effet l'univers à un *Tétractys* (tétracorde), instrument de musique parent de la lyre, constitué de quatre notes conjointes se suivant dans le sens ascendant et séparées respectivement par 1 ton - 1 ton et 1/2 ton). Selon la position des doigts sur les cordes, on pouvait en tirer différents sons et accords (comme on le fait aujourd'hui d'une guitare). Cependant les Anciens estimaient que les rapports mathématiques régissant le domaine des sons étaient les mêmes que ceux régissant la trajectoire des planètes (d'où, sans doute, l'origine de l'expression « musique des sphères »). Car le mot grec *musikê* ne désignait pas exclusivement l'art des sons mais, en un sens plus large, l'« harmonie » autrement dit l'art des bonnes proportions, de la convenance entre les parties et le tout. Cette « divine proportion » était conçue comme la bonne structure de l'être et de la pensée.

C'est pourquoi, il n'est pas étonnant de retrouver la mention de cette « musique » dans presque tous les domaines de la vie des Anciens, comme par exemple :

— dans l'harmonie du ciel étoilé : l'univers était conçu comme juste et rationnel, comme incorruptible et éternel. Il était la manifestation d'une justice divine. Il était « beau et bon » (*kalokagathia*). Le contempler, c'était se rendre meilleur, vivre à l'égal des dieux.

— L'harmonie du corps et de l'âme était garante de santé et de vertu ; le bon remède contre l'*hybris* (la démesure, un péché cardinal pour les Grecs). « La vertu (excellence) propre de chaque être, que ce soit un meuble, un corps, une âme ou un vivant quelconque, ne lui vient pas par hasard ; elle résulte d'un certain ordre, d'une certaine justesse et d'un certain art, adaptés à sa nature. Par conséquent, la vertu de chaque être est constitué par l'ordre qui vient lui donner une structure et une belle ordonnance. Ainsi un certain cosmos propre à la constitution interne de chaque être est ce qui, par sa présence, le rend bon » (*Gorgias*, 506d). La *kosmiotês* (l'accord avec l'ordre universel) est un idéal de maîtrise de soi. Elle fait l'homme tempéré et le bon citoyen.

— L'harmonie des lois et de l'État, garante de la concorde et de la justice. Être libre chez les Anciens signifie accepter la loi du cosmos (qui sauve le vertueux et détruit l'orgueilleux). Toute une sagesse tragique devenue étrangère à notre modernité.

La physique comme exercice spirituel

Dans l'antique conception, la nature n'était pas une simple « matière ». Elle était douée d'un dynamisme propre, elle portait en elle une finalité qui correspondait à son apogée. Pour les Anciens et les hommes du Moyen Âge, la nature était *physis* (« ce qui croît ») elle était douée d'une âme, d'une énergie. Elle était l'accomplissement d'une forme. On comprend dès lors que la science « physique », la science naturelle antique, puisse avoir donné lieu à un exercice spirituel qui réunissait *physis* et *kosmos*. On en trouve des exemples caractéristiques dans les écrits de l'empereur Marc-Aurèle.

Le premier de ces exercices consistait en une forme de mise à distance de la réalité, déjà évoquée dans mon précédent billet sur la mort. « Rien n'est mieux fait pour élever l'âme, nous dit Marc Aurèle, que de pouvoir définir avec méthode et suivant la vérité chacun des objets qu'on rencontre dans la vie, que de le regarder toujours de façon à comprendre ce qu'est l'ensemble auquel il appartient et de quelle utilité il est pour cet ensemble, quel est son prix par rapport au Tout et aussi par rapport à l'homme... » (MA, livre III, 11) Ailleurs, l'empereur note pour lui-même :

Tu mépriseras le charme du chant, de la danse et du pancrace [sport qui combinait la lutte et le pugilat] quand tu auras décomposé une voix mélodieuse en chacun de ses sons et que tu te seras demandé, à propos de chacun d'eux, si c'est là ce qui te ravit, car tu en auras honte; quand tu auras fait la même chose pour la danse, à propos de chaque mouvement et de chaque attitude ; et de même, enfin, pour le pancrace. Bref, pour tout ce qui n'est pas la vertu ou un effet de la vertu, va droit aux éléments des choses, et, par cette analyse, arrive à les mépriser ; applique le même procédé à la vie tout entière. (MA, livre XI, 2)

Que signifie cette attitude austère et ce regard « méprisant » du philosophe par rapport au monde ? Essentiellement une volonté de décentrer ce regard, de ne pas toujours le rapporter à soi, à ses sentiments et ses propres passions, comme en témoigne cet autre extrait : « Ne te dis rien de plus à toi-même que ce que te rapportent les représentations qui s'offrent d'abord à toi. On t'a rapporté qu'un tel dit du mal de toi ; voilà ce qu'on t'a rapporté, mais non que tu en es offensé. [...] C'est ainsi qu'il faut t'en tenir à tes premières représentations et n'y rien ajouter de toi-même ; ainsi il n'y aura rien. Ou plutôt ajoutes-y, mais en homme qui a l'expérience de ce qui arrive dans l'univers. » (MA, livre VIII, 49)

Le précepte central de cet exercice peut se formuler ainsi : « être indifférent aux choses indifférentes » c'est-à-dire ne pas vouloir changer ces choses qui ne dépendent pas de nous ou excède notre pouvoir (comme la mort, la maladie, la méchanceté des hommes, les forces de la nature, la bonne ou la mauvaise fortune). En se libérant d'une vision anthropocentrique de la vie, Marc-Aurèle parvient en quelque sorte à épouser les voies de la Nature : « Combien il est ridicule, combien il est étranger au monde, celui qui s'étonne de quoi que ce soit qui arrive dans la vie » (XII, 13). « Tout événement est aussi habituel et familier que la rose au printemps et le fruit en été » (IV, 44).

C'est paradoxalement en se détachant des représentations humaines (« trop humaines » dirait Nietzsche) que le philosophe parvient à accepter la vie et la nature telles qu'elles sont en elles-mêmes. Il entend développer ainsi non pas une attitude insensible ou « indifférente » (au sens négatif) mais, au contraire, une vision plus ample, plus ouverte, empathique et solidaire avec l'ensemble de l'univers. C'est avec un regard dépassionné et désintéressé qu'il peut contempler et aimer le monde dans toute sa richesse et sa diversité, comme témoigne ce splendide passage des *Écrits* :

Ainsi, les objets acquièrent je ne sais quelle grâce et quel attrait par les accidents mêmes qui leur surviennent. Par exemple, le pain, quand il cuit, crève sur quelques points ; et il se trouve cependant que les trous qui se forment et qui sont réellement des fautes dans l'art et le dessein de la boulangerie, présentent une certaine convenance et stimulent en nous l'appétit des aliments. C'est de même encore que les figues se fendent quand elles sont tout à fait à point, et que, dans les olives qui sont mûres, ce goût, qui annonce l'approche de la décomposition, ajoute au fruit une saveur toute particulière. De même encore, les épis penchant vers le sol, le fier sourcil du lion, l'écume ruisselant de la gueule des sangliers, et tant d'autres choses qui, si on les regarde en soi, sont fort loin d'être belles, contribuent néanmoins à donner aux êtres un nouveau charme qui nous ravit. Concluons donc que, si

quelqu'un avait la passion d'étudier les phénomènes de l'univers, et les comprenait plus profondément qu'on ne le fait d'ordinaire, il ne trouverait pas une seule chose, pour ainsi dire, qui n'offrît un agrément spécial dans ses rapports avec l'ensemble, même parmi les phénomènes qui ne sont que des conséquences tout-à-fait secondaires. S'il considérait à ce point de vue les bêtes les plus féroces, ouvrant leurs gueules toutes béantes, il ne s'y plairait pas moins qu'à ces imitations sorties de la main des peintres et des sculpteurs. Ses regards intelligents ne manqueraient pas de découvrir dans les traits d'une vieille femme ou d'un vieillard une grâce et une beauté secrètes, qui rappelleraient les charmes de l'enfance. Mais tout le monde n'est pas fait pour pénétrer ces mystères ; et ces jouissances sont réservées exclusivement au sage, qui se familiarise avec la nature et avec ses œuvres. (MA, Livre III,2)

Un autre exercice spirituel relèvait à l'époque de cette vision : c'est « le regard d'en haut », celui qu'on porte sur le monde d'une montagne ou, par l'imagination, d'une autre planète. Vu d'en haut, le monde des hommes apparaît non seulement très relatif, mais il prend une signification nouvelle et plus profonde. Le philosophe Pascal s'en fait encore l'écho, bien des siècles après Marc Aurèle :

Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent [...], que la terre lui apparaisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre [le soleil] décrit et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très délicate à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent [...]. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. (Pascal, *Pensées*, éd. Lafuma 199)

Dans les ruines du cosmos

Toutefois, à la grande différence de Marc-Aurèle, la méditation de Pascal ne conduit pas à la sérénité et la paix de l'âme mais bien plutôt à l'effroi face au « silence éternel des espaces infinis ». Rappelons la conclusion de sa fameuse pensée sur les deux infinis :

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti.

Que s'est-il donc passé entre l'Antiquité et les Temps modernes ? Eh bien, sous l'effet du développement des sciences, la conception harmonieuse et rationnelle de l'univers s'est peu à peu décomposée. La « musique des sphères » — que l'on peut considérer comme mythique (métaphysique ou religieuse) mais qui avait l'avantage de donner à l'homme un sens global et une place précise au sein de l'univers — cette musique s'est tue pour laisser place à un silence glacé. L'individu contemporain est désormais confronté à un monde et une nature perçus comme absurde et hostile. Voici ce qu'en dit le philosophe allemand Peter Sloterdijk :

Depuis le début des temps modernes, le monde humain doit apprendre chaque siècle, chaque décennie, chaque année, chaque jour, à accepter et à intégrer de nouvelles vérités sur un extérieur qui ne se rapporte pas à l'être humain. À partir du XVII^e siècle se propage, d'abord parmi les catégories européennes cultivées, puis, de plus en plus, dans les masses bien informées du monde occidental, une nouvelle sensationnelle, issue de la psychocosmologie : les hommes ne sont pas concernés par l'évolution, cette déesse indifférente du devenir. À chaque regard que l'on porte sur la fabrique de la Terre et les espaces extraterrestres, on distingue mieux cette évidence : l'homme est surmonté de tous côtés par de monstrueuses extériorités qui font souffler sur lui la froideur des étoiles et une complexité extra-humaine. La vieille nature de l'*homo sapiens* n'est pas capable de faire face à ces provocations lancées depuis l'extérieur. La recherche et la prise de conscience ont transformé l'être humain en idiot du Cosmos. Il s'est lui-même envoyé en exil, il s'est banni hors de l'abri sûr qu'il occupait depuis des temps immémoriaux, en faisant sauter les bulles d'illusion qu'il s'était lui-même gonflées pour s'expatrier dans ce qui n'a pas de sens ni de lien, dans l'automatique. A l'aide de son intelligence, qui poursuit inexorablement sa recherche, l'animal ouvert a arraché, de l'intérieur, le toit de sa vieille maison. (*Bulles, Sphères* I, p. 24)

À la suite des réflexions du sociologue Max Weber, on a pu aussi interpréter cette destruction de la « vieille maison » comme un processus de « désenchantement du monde ». Au

sens strict, l'expression wéberienne désigne, en Occident, un phénomène social : le recul des croyances religieuses ou magiques comme mode d'explication du réel. Mais dans son acception élargie, l'expression recouvre le *sentiment diffus d'une perte de sens*, voire d'un déclin des valeurs censées garantir l'unité harmonieuse du monde des êtres humains (religion, idéaux politiques et moraux, etc.). Notons cependant que ce désenchantement peut être connoté positivement comme une sortie du monde de la superstition et d'une conception autoritaire ou théocratique du politique.

Il n'en reste pas moins, qu'isolés que nous sommes au milieu d'un monde en ruine, nous n'avons peut-être pas d'autres solutions que de nous raccrocher à ces bouées de sauvetage, à ces bulles ou ses sphères protectrices — et consolatrices — que sont les œuvres de l'art ou de la culture. Nous allons voir que la sphère musicale (cette fois dans son acception purement sonore !) joue ici un rôle remarquable.

Pourquoi la musique ?

On peut aborder le phénomène musical de bien des façons et, comme je le disais au début de ce billet, multiples sont ses usages. Autant dire que les arguments que je vais tenter de réunir ici n'ont pas la prétention d'embrasser l'ensemble de la production et des pratiques musicales. Ma question est la suivante : dans quelle mesure, l'œuvre musicale peut-elle constituer un vestige du cosmos antique ou, plutôt : peut-elle, le temps d'un concert, nous en faire revivre l'expérience extatique et méditative ? Plusieurs aspects du phénomène musical me semblent apporter à cette question des réponses positives.

a) D'abord, l'expérience auditive correspond sans doute à nos toutes premières perceptions. Placés dans la bulle du ventre maternel, nous avons été bercé inconsciemment par le rythme cardiaque de notre génitrice. Nous avons aussi, de façon étouffée et lointaine, entendu sa voix, peut-être même son chant. Expérience primordiale de notre existence qui a marqué à jamais notre sensibilité.

b) Dans une belle conférence donnée au Collège de France en janvier 2013 (« Pourquoi la musique ? ») le philosophe Francis Wolff explique, entre autres, que la musique nous offre une expérience auditive unique car ordonnée et libérée du souci de survivre. Même si l'on peut percevoir musicalement les bruits de la nature (pensons au clapotement rythmique que produit parfois la pluie), cette perception est en réalité seconde et dépendante de notre expérience préalable de la musique. Car, à la grande différence des bruits entendus au quotidien, le son musical nous libère de l'habitude inquiète d'identifier l'origine d'un bruit, de le rattacher à une cause ou un objet. Cette habitude, nous l'avons certainement héritée de l'évolution qui nous a imposé de repérer rapidement toute manifestation d'un danger potentiel. En revanche, dans la musique, le bruit naturel s'est transmué en un « son », phénomène qu'on peut se contenter d'écouter « pour lui-même ». Pour résumer très rapidement, le propos de Francis Wolff, la musique pourrait donc se définir ainsi : pour celui qui la produit, une manière d'introduire de l'ordre dans le chaos, de maîtriser de l'intérieur ce qui est habituellement subi de l'extérieur ; pour celui qui écoute : la musique (comme toute forme artistique) est un moyen de s'abstraire des tensions réelles de la vie, d'ordonner rationnellement (et humainement) le domaine de ses perceptions et, donc, d'appivoiser un peu plus le monde dans lequel nous vivons.

c) Il est probable que l'expérience musicale nous relie aussi à une logique plus profonde que celle de la pensée ou du langage, une logique réconciliant le rationnel et l'irrationnel, le corps et l'esprit, et que, suivant la pensée de l'écrivain Hermann Broch, on pourrait appeler « logique du symbole » (ou, encore, logique de la relation). Cette logique, nous explique Broch (*Création littéraire et connaissance*, p. 107 et ss.) repose sur un principe d'équilibre au sein d'une phénomène perçu comme une totalité. Que faut-il entendre par là ? L'œuvre d'art en général, et l'œuvre musicale en particulier, se présente à notre conscience comme un ensemble achevé, comme un tout cohérent qu'il nous incombe d'appréhender et, le cas échéant, d'interpréter. Même inachevée, l'œuvre tend vers la totalité, elle tend à constituer un petit univers qui se suffit en quelque sorte à lui-même ou, du moins, trouve sa signification dans ses relations formelles internes, dans le jeu de renvois et d'équilibre qui s'établit entre les parties qui la composent. Dans son expression

la plus accomplie, l'œuvre — poétique, plastique ou musicale — est une sorte de *monade*, autrement dit une unité symbolique suffisamment riche et complexe pour donner le sentiment qu'à partir de sa seule structure pourrait surgir la totalité du monde.

d) Comment un tel sentiment est-il possible ? Sans doute en raison du caractère architectonique de l'œuvre musicale. Rappelons-nous qu'avant de désigner l'art des sons, le terme *musikê* désignait chez les Grecs, et plus particulièrement chez les Pythagoriciens, l'art et la sciences des bonnes proportions, de la convenance, de l'équilibre entre le tout et les parties, et réciproquement. Architecture sonore, l'œuvre musicale déploie un espace imaginaire qui se parcourt dans le temps, successivement, et, une fois l'œuvre achevée, résonne comme une totalité. Il s'agit là d'une expérience est en quelque sorte inverse de celle que nous faisons avec l'édifice architectural : la façade de la cathédrale nous donne déjà l'illusion d'une vision globale et ce n'est qu'en pénétrant dans l'édifice, ou en faisant le tour, que nous allons peu à peu appréhender toute la richesse et la complexité de sa structure. Mais dans les deux cas, un même sentiment nous envahit : celui d'être enveloppé, d'être environné par l'œuvre que nous découvrons. Paul Valéry, dans un dialogue poétique inspiré de Platon, l'exprime admirablement : « La statuaire [...] n'orne jamais qu'une portion de notre vue. Mais un temple, joint à ses abords, ou bien l'intérieur de ce temple, forme pour nous une sorte de grandeur complète dans laquelle nous vivons... [...Et, de même, cher Phèdre, quand] l'orchestre emplissait la salle de sons et de fantômes, ne te semblait-il pas que l'espace primitif était substitué par un espace intelligible et changeant ; ou plutôt, que le temps lui-même t'entourait de toutes parts ? Ne vivais-tu pas dans un édifice mobile, et sans cesse renouvelé, et reconstruit en lui-même ; tout consacré aux transformations d'une âme qui serait l'âme de l'étendue ? » (P. Valéry, *Eupalinos ou l'Architecte*).

e) Si la musique tisse autour de nous un espace enchanté, elle est capable aussi de nous faire oublier qu'elle est l'œuvre d'un homme et de nous donner l'illusion d'être le chant même de la Nature. La métaphore architecturale lui convient bien, tout comme celle de l'organisme (ou de la plante) car, pour reprendre les mots du poète, « une plante est un chant dont le rythme déploie une forme certaine, et dans l'espace expose un mystère du temps. Chaque jour, elle dresse un peu plus haut la charge de ses charpentes torsées, et livre par milliers ses feuilles au soleil, chacune délirant à son poste dans l'air, selon ce qui lui vient de brise et qu'elle croit son inspiration singulière et divine... » (Paul Valéry, *Dialogue de l'Arbre*).

L'œuvre musicale rivalise en quelque sorte avec celle de la Nature, non pas en imitant ses formes extérieures (le chant de l'oiseau ou le bruissement du vent) mais en révélant ses mouvements et son énergie secrète. C'est sans doute la raison pour laquelle le philosophe Arthur Schopenhauer estimait si haut l'art musical et pensait qu'il pouvait exprimer la quintessence même de la vie. « Il y a dans la musique quelque chose d'ineffable et d'intime ; aussi passe-t-elle près de nous semblable à l'image d'un paradis familier quoique éternellement inaccessible ; elle est pour nous à la fois parfaitement intelligible et tout à fait inexplicable ; cela tient à ce qu'elle nous montre tous les mouvements de notre être, même les plus cachés, délivrés désormais de cette réalité qui les déforme et les altère (*Monde*, I, 273-6). Il y a en effet dans l'œuvre musicale ce « quelque chose d'ineffable » que l'on ressent face à l'élément naturel et qui fait penser qu'en amont de son incarnation, se cachent des ressources créatives inépuisables. L'aria initial des fameuses *Variations Goldberg* de J. S. Bach comporte 30 variantes mais il pourrait aussi bien engendrer un nombre infini ! Le phénomène musical semble porter en lui ce que Goethe avait tenté de définir et d'imaginer par le mot « Urphänomen » (phénomène originaire) : une structure à la fois abstraite et vivante, capable de prendre mille-et-une formes, de s'actualiser en d'innombrables espèces. À juste titre, l'œuvre musicale peut être conçue comme un microcosme — un cosmos modèle réduit — en se donnant à entendre comme une totalité organisée. Elle est à l'image de ses jardins japonais miniatures qui, dans l'espace restreint d'une vasque, donnent à voir et penser tout un univers et permette à l'esprit d'accomplir les plus incroyables voyages.

f) Le phénomène musical a enfin ceci de remarquable qu'il nous donne une expérience unique du temps. Généralement vécu comme un écoulement inexorable qui imperceptiblement (mais sûrement) nous entraîne vers la mort, le temps devient, grâce à la forme musicale, le lieu même de l'éclosion vitale : il n'appartient plus à l'ordre quantitatif de la seconde ou de la minute, il échappe à toute mesure, à toute chronologie, pour se confondre avec la ligne mélodique du nocturne, avec le rythme imperturbable du boléro, avec la couleur de chaque instrument de l'orchestre. Il se spatialise, comme nous l'avons vu, et nous laisse imaginer ce que pourrait être une forme d'éternité. Si l'on en croit encore l'écrivain Hermann Broch, nous faisons alors l'expérience « d'une simultanéité où le sens n'a plus guère besoin du langage puisque l'origine et la fin de toute succession coïncident sans la détruire, et où le temps, sans être aboli, se change en espace, en ce royaume obscur et pythagoricien de l'unité, qui réside dans le pays muet entre tous, le pays de nulle part du rêve, et pourtant fait pressentir son existence d'une manière tout à fait transparente, tout à fait limpide, sous forme de musique. » (*Op. cit.*, p. 251).

Ordre et beauté, totalité et éternité : tels étaient les principaux attributs de l'ancien monde des Anciens, ce cosmos à jamais perdu qu'il nous est pourtant permis de retrouver l'espace d'un moment musical.

La méditation musicale

Les moyens techniques développés au XX^e siècle, la musique enregistrée et diffusée tous azimuts par la radio ou Internet ont banalisé le phénomène et fait que nous en sommes aujourd'hui saturés. Dans les ascenseurs, les parkings, les super-marchés, dans nos maisons, la musique est là en permanence. La musique ? Disons plutôt un « fond sonore » censé nous rassurer et nous tenir compagnie mais certainement pas nous donner l'occasion d'accomplir un « exercice spirituel » !

Il me semble que dans une approche de ce type, le silence est primordial : il doit précéder l'audition (comme un espace d'accueil, de disponibilité), se prolonger dans l'écoute attentive de l'œuvre et, celle-ci une fois achevée, doit encore perdurer un certain temps pour permettre que s'accomplisse en nous l'effet de *résonance* indispensable pour ressentir la plénitude de l'œuvre qui vient de se passer. Sous un angle psychologique et spirituel, l'écrivain Romain Rolland parle de « sentiment océanique », belle expression qui a fait couler beaucoup d'encre (notamment aux psychanalystes) et qui désigne un sentiment d'union avec le « grand Tout », de liaison à l'universel, à l'instar de la vague ou de la goutte d'eau dans l'océan... Il est probable que dans la résonance nous puissions ressentir quelque chose de cet ordre.

Mais tentons à présent un exercice pratique de méditation musicale. Observons d'abord que toute forme musicale ne s'y prête pas forcément. Il faut, selon moi, une œuvre d'une certaine durée (10 à 20 mn) et d'une certaine lenteur (adagio, andante ma non troppo, andante cantabile, pour reprendre les codes de la musique classique). Il faut aussi, élément très important, une musique qui sache dialoguer avec le silence, une musique qui respire. Et puis, il importe que cette musique ne comporte pas de mélodie trop facile à mémoriser (ce genre de mélodie que l'on peut siffloter et avoir à l'esprit en un éclair !). Elle doit en quelque sorte conserver une part d'altérité, une part de « je-ne-sais-quoi », dirait le philosophe Vladimir Jankélévitch. Enfin, il faut que cette musique soit sans paroles, qu'elle ne laisse aucune possibilité d'intrusion au discours logique. En ce sens le répertoire classique, romantique ou post-romantique me paraît approprié (mais une pièce de musique traditionnelle ou un morceau de jazz pourrait tout aussi bien convenir. À chacun sa sensibilité.) Personnellement, c'est le répertoire musical composé entre 1780 et 1940 qui me touche particulièrement et c'est donc dans cette période historique que j'ai choisi deux œuvres pour accompagner ma méditation : le deuxième mouvement (Adagio) d'une sonate pour piano de Josef Haydn et le troisième mouvement de la symphonie n°4 de Gustav Mahler : « Ruhevoll (Poco adagio) ». Vous en trouverez les références complètes dans les deux notes qui complètent ce billet.

Pour écouter ces pièces, je vous recommande de brancher votre ordinateur sur une enceinte afin de donner à l'œuvre toute l'ampleur qu'elle mérite. Écoutez-les une première fois. Si elles vous touchent, réécoutez-les en notant au passage vos impressions sur une feuille de papier. Si vous êtes en mesure de lire la musique, vous pouvez le faire en suivant les partitions (en pièces jointes). Une fois ce travail accompli, et seulement après l'avoir accompli pour votre propre compte, je vous propose de confronter vos impressions avec mes propres notes (elles aussi en pièces jointes). Nous pourrions ainsi établir un dialogue virtuel. Veuillez observer que dans mes notes, j'ai pris soin de minuter chaque passage. Vous pourrez ainsi facilement repérer et comparer ces derniers en parcourant votre curseur sur la ligne chronologique qui figure au pied de l'image vidéo de YouTube (celle-ci apparaît dès que vous placez le curseur dans la zone inférieure de l'image). Si vous disposez d'une version sur CD-Rom, consultez alors le compteur de votre lecteur.

La musique, et après ? L'exigence éthique du cosmos

La méditation musicale ne s'arrête pas en si bon chemin. Au-delà de l'écoute et de sa formidable résonance, une réflexion doit se poursuivre. La tentation serait grande en effet, au sortir de ces visions délicieuses et exaltantes, de se laisser simplement aller à rêvasser. Et d'attendre la prochaine occasion de se replonger dans ce « monde merveilleux de la musique ». Bref, d'en faire un simple objet de consommation. Pire encore : céder à la tentation de se réfugier le plus souvent possible dans cette « bulle » et de faire en sorte de « ne pas être dérangé ». On connaît les conséquences politiques d'une telle attitude : repli sur l'entre-soi, rejet de l'autre, peur du changement, volonté d'imposer à tous un ordre unique, obsession sécuritaire, etc. Souvenons-nous que la musique la plus « céleste » peut être à tout moment récupérée par le régime politique le plus abject (je pense aux tortionnaires nazis qui, la journée, torturaient et, le soir, écoutaient Mozart, les larmes aux yeux !).

La méditation musicale peut donc bien consister en une sorte de consolation métaphysique, nous aider à apaiser nos angoisses existentielles, mais à quoi bon la pratiquer si elle doit finir par assoupir nos consciences et nous détourner de notre humanité ?

Suivant mon hypothèse, si cette méditation est capable de ressusciter en nous l'expérience « cosmique » des anciens philosophes, nous devons alors en tirer toutes les conséquences. Car la pensée antique du cosmos ne consistait pas en une complaisante expérience « esthétique » ! Elle avait pour but de distancier le philosophe du quotidien, de relativiser ses petites misères. Non pas pour le désensibiliser mais pour le détacher des plaisirs par trop immédiats de la vie, pour le libérer de ses pulsions égoïstes. Dans la mise en suspens de ses passions, le philosophe avait alors l'occasion de se découvrir comme enveloppé et relié à quelque chose de bien plus vaste que lui-même, un univers dont dépendait sa propre existence. L'émotion ou l'intense sentiment de beauté généreuse qui résultait de cette découverte n'avait pas de sens s'il n'était pas immédiatement perçu comme instaurant un *ordre* : ordre de nature esthétique pour une part (comme agencement harmonieux de l'univers) mais, pour une autre part, plus essentielle, de nature *éthique* (l'ordre prenant alors le sens d'une injonction à agir pour le bien commun).

Injonction qui pourrait peut-être ressembler à la maxime suivante : « Témoin que tu es de la beauté de ce monde, tu en es désormais responsable, chargé de la préserver et de la faire fructifier ».

Beauté qui, dans la vision des Anciens, coïncidait avec Bonté. Deux notions que l'on pourrait choisir d'unir en un seul et même vocable : *Générosité* !

À suivre mercredi prochain (prochaine et dernière étape : Apprendre à lire).